L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 9 JANVIER 1887.

L'amiral français De Gueydon.

S. Em. le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, a adressé à Mgr l'archevêque de Damas, son coadjuteur, pour lui demander un service funèbre en mémoire de M. l'amiral de Gueydon, ancien gouverneur de l'Algérie, la lettre suivante, que le défaut de place ne nous a pas permis de reproduire plus tôt :

Oasis de Biskra, le 5 décembre 1886.

Monseigneur,

J'apprends, aujourd'hui, dans le Sahara, la mort de M. l'amiral de Gueydon. Elle était, depuis près d'un an, malheureusement trop prévue.

Je l'ai vu, il y a quelques mois, à Paris. Il était déjà perdu sans ressources. Seuls, sa ferme intelligence et son grand cœur survivaient encore sous les ruines du corps. Vous savez combien je l'aimais, combien lui-même aimait la France qu'il a si noblement servie. Je fus donc navré à la vue de la perte que nous allions faire.

Maintenant tout est consommé. Il ne nous reste plus qu'à lui donner nos prières et à rendre à sa mémoire l'honneur qui lui est si justement dû par nous, comme à celle d'un des plus éminents gouverneurs de l'Algérie. Nous l'avons fait, dans notre cathédrale, pour ses prédécesseurs ; quelles que soient l'incertitude et la difficulté des temps actuels, nous la ferons pour lui.

J'aurai un regret, celui de ne pouvoir me trouver présent par suite de l'éloignement où je suis, à cette funèbre cérémonie, et surtout de ne pouvoir rendre hommage à tant de chers souvenirs ; mais vous me remplacerez dignement, comme partout, au service religieux, et pour suppléer à ma parole publique, j'ai voulu vous adresser les lignes que je vous envoie.

Ailleurs, on pourrait faire l'éloge des autres services qu'il a rendus à la France durant sa longue carrière, avec quel courage intrépide, quelle haute intelligence, quel désintéressement, vous le savez. Ici je ne veux parler que de l'Algérie, où son nom, si nos colons se rappellent ce qu'on lui doit, restera dans leurs cœurs.

Il nous arriva, dans quel temps ! Vous vous en souvenez, monseigneur. A la lettre, nous nous sentions sombrer et nous ne pouvions plus compter même sur un seul jour. La famine occupait par l'ennemi, l'Arabe prêt à la commettre le gouvernement fugitif, l'armée captive ou prise par une guerre nouvelle encore plus affreuse que la précédente : l'Algérie, qui n'avait songé qu'à venir en aide à la France, sans troupes, sans soldats et pendant ces temps, les massifs de la Kabylie traversés par un soulèvement général frémissaient prêts de tout dans le pays de son gouvernement, entraîné sans défense au milieu des propriétés et des hordes et conduit ainsi jusqu'au port. Il ne leur en fallait pas tant pour croire que Dieu nous avait livrés entre et que le moment des représailles pour les plaies de leurs tombes et de leurs sœurs était venu de nous jeter à la mer.

Et, en effet, l'insurrection fut alors décidée, et on ne cessait d'en prédire de la part des Berbères d'Alger des menaces pour un prochain avenir. Le temps nécessaire pour se préparer, pour se procurer des armes, parmi plus chrétiennement, la protection de Dieu, visible sur notre colonie, retardèrent l'explosion, juste ce qui fallait pour qu'elle ne vînt pas tout entière.

Eh bien ! ce temps fut chargé d'y tenir tête, au moment même où la France, après ses désastres, reprenait peu à peu possession de elle-même.

Comme l'insurrection qui éclatait il fallait un homme de guerre, et avec lui une image sensible du moment et toutes ces qualités de vieux de combat, on ne trouvait pas de général libre pour une telle œuvre.

—Eh ! bien, mes gars, dit M. Thiers à son conseil, puisque nous n'avons pas un soldat, prenons un marin !

—En ce cas dit l'un des ministres, c'est l'amiral de Gueydon qu'il nous faut.

—Mais vous avez raison de le dire, que, seul, il est cette merveille !

—Pourquoi, dit le ministre qui avait parlé.

En effet, M. de Gueydon manque, mais un cent sur de la situation qu'exigeait l'insurrection qui s'accentuait, plaçait l'Algérie, se contenta de dire :

—Et les troupes ?

—Il va falloir à vous en envoyer.

—Et on attend du ?

—La France compte sur vous, amiral.

—Et moi, dit le vieux soldat.

Deux jours après il partait. Le ministre lui quitte le trône, et, en dialogue, que je rappelle à ceux honneur et pour que l'histoire puisse, un jour, le connaître :

L'Algérie sait comment il a tenu sa parole.

Quand il arriva, contre les cinq cent mille habitants de la Kabylie, qui étaient prêts à descendre, il avait à mettre en ligne *six cents hommes de troupes réguliers*. Il les envoya barrer le chemin à l'Alma. La milice d'Alger accompagnait courageusement les soldats.

Mais quels moments d'angoisse ! Les colons de La Fayette, du Fort-National, des autres villages restaient partout où ils avaient pu rétrograder dans leurs bordjs, ou les étaient assiégés par les Kabyles. Ceux de Palestro étaient enfermés dans leur église, ayant avec eux leur curé qui montait la garde comme les autres et qui, au fort du danger, prenait leur tête, défendant avec ses brebis jusqu'au bout, au prix de son sang. Ces nouvelles, bientôt répandues, jetaient partout l'épouvante. Nous avons vu, alors, le spectacle lamentable des colons se dirigeant sur Alger, portant avec eux, sur leurs charrettes de travail, leur pauvre mobilier, leurs femmes, leurs enfants, et venant chercher un abri derrière nos murailles.

L'amiral pourvoyait à tout, avec le sang-froid du vrai chef d'armée. Regardant vers la haute mer pour voir, avec une inquiétude dans le cœur, si les troupes annoncées arrivaient enfin en assez grand nombre, et nous montrant ensuite un visage plein de confiance qu'il voulait inspirer. Tout put tenir ainsi, et peu à peu tout arriva. Les chefs entraînèrent nos soldats, et bientôt l'insurrection fut vaincue. C'est près d'Aumale qu'elle fut définitivement écrasée par une action hardie. Je le vis, rayonnant d'avoir accompli son œuvre de délivrance, le jour même où il en reçut la nouvelle. Il me dit alors la réponse laconique qu'il fit au chef de cette vaillante troupe :

—Merci, cela va toujours bien où vous êtes ! se contentait-il de lui mander.

Je rapporte ainsi cette parole, car elle est vraiment d'un homme de guerre qui ne perd pas son temps en discours et qui sait comment on doit, à certains moments décisifs, tirer des hommes tout ce qu'ils peuvent donner.

Mais quelques services que l'homme de guerre nous ait rendus, l'administrateur devait nous en rendre de plus grands encore. Il faut l'apprendre à ceux qui l'ignorent et le rappeler à ceux qui l'oublient : c'est M. de Gueydon qui a ouvert résolument la voie nouvelle où la colonisation est engagée et dont les résultats, au point de vue matériel, sont déjà si sérieux.

Lorsqu'on voulait lui plaire, on le nommait *amiral Bugeaud* ! c'est qu'en effet à ces grandes qualités de soldat il joignait l'esprit de gouvernement, le bon sens rare, l'initiative, l'instinct patriotique du vieux maréchal qui fut le père de l'Algérie.

Il dédaignait les coteries et les systèmes pour ne voir que l'intérêt du pays et le poursuivre résolument, malgré les obstacles. Or, avec son coup d'œil si sûr, il aplatit vu, dès la première heure, que l'intérêt vital de l'Algérie était d'ouvrir largement ses terres à de nouveaux colons et de cesser enfin de parquer les indigènes, pour arriver par l'instruction, celle des enfants surtout, par une stricte justice, par la bienveillance, par l'exemple, à nous les assimiler un jour.

C'est la double et puissante action qui a inaugurée durant un gouvernement trop court et qu'aucun de ses successeurs, même quelquefois avec des idées différentes, n'a pu se permettre de renier.

A peine l'insurrection vaincue, il manifesta donc l'intention de faire servir le châtiment des coupables uniquement à l'expansion de la colonisation, arrêtée depuis longtemps faute d'argent et surtout de terres. L'opposition fut vive, même dans son entourage. Les objections multiples, même dans les conseils du gouvernement, en j'ai dû moi-même souvent les combattre à côté de lui. Mais enfin il triompha, et c'est à ce triomphe auprès des pouvoirs publics que l'on doit dorénavant au longue carrière, avec quel courage intrépide, quelle haute intelligence, quel désintéressement, vous le savez. Je ne veux parler que de l'Algérie, où son nom, si nos colons se rappellent ce qu'on lui doit, restera dans leurs cœurs.

Il nous arriva, dans quel temps !

Vous vous en souvenez, monseigneur. A la lettre, nous nous sentions sombrer et nous ne pouvions plus compter même sur un seul jour. La famine occupait par l'ennemi, l'Arabe prêt à la commettre le gouvernement fugitif, l'armée captive ou prise par une guerre nouvelle encore plus affreuse que la précédente : l'Algérie, qui n'avait songé qu'à venir en aide à la France, sans troupes, sans soldats et pendant ces temps, les massifs de la Kabylie traversés par un soulèvement général frémissant prêts de tout dans le pays de son gouvernement, entraîné sans défense au milieu des propriétés et des hordes et conduit ainsi jusqu'au port. Il ne leur en fallait pas tant pour croire que Dieu nous avait livrés entre et que le moment des représailles pour les plaies de leurs tombes et de leurs sœurs était venu de nous jeter à la mer.

Et, en effet, l'insurrection fut alors décidée, et on ne cessait d'en prédire de la part des Berbères d'Alger des menaces pour un prochain avenir. Le temps nécessaire pour se préparer, pour se procurer des armes, parmi plus chrétiennement, la protection de Dieu, visible sur notre colonie, retardèrent l'explosion, juste ce qui fallait pour qu'elle ne vînt pas tout entière.

Eh bien ! ce temps fut chargé d'y tenir tête, au moment même où la France, après ses désastres, reprenait peu à peu possession de elle-même.

Comme l'insurrection qui éclatait il fallait un homme de guerre, et avec lui une image sensible du moment et toutes ces qualités de vieux de combat, on ne trouvait pas de général libre pour une telle œuvre.

—Eh ! bien, mes gars, dit M. Thiers à son conseil, puisque nous n'avons pas un soldat, prenons un marin !

—En ce cas dit l'un des ministres, c'est l'amiral de Gueydon qu'il nous faut.

—Mais vous avez raison de le dire, que, seul, il est cette merveille !

—Pourquoi, dit le ministre qui avait parlé.

En effet, M. de Gueydon manque, mais un cent sur de la situation qu'exigeait l'insurrection qui s'accentuait, plaçait l'Algérie, se contenta de dire :

—Et les troupes ?

—Il va falloir à vous en envoyer.

—Et on attend du ?

—La France compte sur vous, amiral.

—Et moi, dit le vieux soldat.

Deux jours après il partait. Le ministre lui quitte le trône, et, en dialogue, que je rappelle à ceux honneur et pour que l'histoire puisse, un jour, le connaître :

L'Algérie sait comment il a tenu sa parole.

Quand il arriva, contre les cinq cent mille habitants de la Kabylie, qui étaient prêts à descendre, il avait à mettre en ligne *six cents hommes de troupes régulières*. Il les envoya barrer le chemin à l'Alma. La milice d'Alger accompagnait courageusement les soldats.

Mais quels moments d'angoisse ! Les colons de La Fayette, du Fort-National, des autres villages restaient partout où ils avaient pu rétrograder dans leurs bordjs, ou ils étaient assiégés par les Kabyles. Ceux de Palestro étaient enfermés dans leur église, ayant avec eux leur curé qui montait la garde comme les autres et qui, au fort du danger, prenait leur tête, défendant avec ses brebis jusqu'au bout, au prix de son sang. Ces nouvelles, bientôt répandues, jetaient partout l'épouvante. Nous avons vu, alors, le spectacle lamentable des colons se dirigeant sur Alger, portant avec eux, sur leurs charrettes de travail, leur pauvre mobilier, leurs femmes, leurs enfants, et venant chercher un abri derrière nos murailles.

L'amiral pourvoyait à tout, avec le sang-froid du vrai chef d'armée. Regardant vers la haute mer pour voir, avec une inquiétude dans le cœur, si les troupes annoncées arrivaient enfin en assez grand nombre, et nous montrant ensuite un visage plein de confiance qu'il voulait inspirer. Tout put tenir ainsi, et peu à peu tout arriva. Les chefs entraînèrent nos soldats, et bientôt l'insurrection fut vaincue. C'est près

En Forêt.

La hutte est basse, coupée de solives bizarres, planchéiée de terre inégale. Peu de mobilier, une table, des bancs, un grand lit. Deux barcaouès pleins d'enfants ; les compter serait trop long. Tout ça dort, ainsi que le chat dans un coin de l'âtre. La mère, le dos tourné vers la porte, profile sa masse noire sur les briques de la cheminée ; immobile, elle songe en regardant la soupe se faire, et les jets de vapeur soulever le couvercle de la marmite, comme si la marmite avait le hoquet.

C'est qu'elle est triste, la bûcheronne, de son nom femme Chabrier, autrement dit la Chabrière ; il y a bien de quoi : d'abord sa dernière fille est malade d'une toux persistante, elle maigrit de jour en jour et se dévore elle-même.

Autre affaire ; à Mantes, à la foire aux oignons, il y a eu de la tuerie dans un cabaret ; son frère, Thomas, un rude gars, en était ; devant les bouteilles vides la dispute s'est changée en bataille ; les verres, les broos, les tables, tout ça volait mieux que les oiseaux. Il y a eu du sang et du vin par terre, distinguez si vous pouvez. Bref, deux arrestations ; son frère a été emmené au violon, malgré sa résistance aux gendarmes ; on a pris les noms des témoins, et la Chabrière en est nu.

—Ces canailles d'hommes ! des éponges pour boire, de la poudre pour éclater, des fours à cuire la discorde ! et ça finit toujours par aller en justice !

Le sien est parti ce matin porter du charbon et quérir le médecin ; il ne revient guère. C'est un lendemain de fête là-bas, et ce n'est ni l'église ni le pèlerinage qui ont retenu mon gaillard, et s'il se nois si tard, ce ne sera pas dans un bénitier !

Elle se lève et va voir à la porte, inquiète et peureuse. Nul bruit de charrette, ni de pas lointains. Dehors, la nuit descend peu à peu, avec tous ses frissons, et pendant que les allées en forêt s'emplissent d'ombre, les pavillons célestes s'emplissent d'étoiles. A cinquante pas de la hutte, une meule, en forme de cône, fume, petit volcan de charbon. Partout du silence, et le passant qui préterait l'oreille entendrait la lune monter là-bas, dans l'échancrure d'une clairière.

Maintenant la femme est rentrée. Neuf heures sonnent dans la longue boîte de l'horloge, dont le balancier monotone semble avec son tic tac moudre les minutes et les heures. Elle n'a pas soupé, elle a trempe une soupe ; mais d'appétit, point ; elle à trop de souci pour cela ; la justice peut vous mener si loin, et la prison donc, qui déshonore une famille à jamais ! Voilà ce que c'est que d'avoir la main leste, surtout après la chopine. Son mari n'est gouère gentil non plus ; il devrait être là, lui donnant des nouvelles, la rassurant, rapportant une potion pour la petite ; pour sûr il va être gilé à trente-six chandelles !

Le feu aidant, la somnolence arrive ; le rêve aussi ; elle, la Chabrière pique du nez dans la poitrine où son menton rencontre d'ailleurs deux fort beaux coussins. La voilà partie : où ? au tribunal ; cette satanée imagination vient, d'un bond, de la porter sur le banc des témoins.

Des messieurs méchants, en toque et en robe, grands fouilleurs de conscience, grands scrutateurs de prison, font peur quand ils parlent, font peur davantage quand ils se taisent ; on ne sait jamais, avec ces gens-là, peut-être que la guillotine..... Et elle a des soubresauts de terreur qui lui font hocher la tête.

—Thomas Colardeau, je t'avertis ! vous êtes accusé de résistance aux agents, de coups, de blessures graves.....

A cet instant, un choc de ferrailles heurtant la porte la réveille du coup.

—Ouvrez-moi, lance une grosse voix mâle. Elle ouvre, et, plus morte qu'vive, elle voit sur le ciel la redoutable silhouette d'un chapeau de gendarme. L'homme descend, choquant éperons et sabre avec un bruit de prose.

—Votre mari n'est pas là ?

La femme, muette d'épouvante, fut lente à répondre.

—Non, il est allé chercher le médecin.

—Pour lui, il y a un malade ici.....

La Chabrière se put à gémir, en expiquant le rhume de sa fille.

—N'expliquez pas, ça m'est équivalent ; c'est pour autre chose que je suis venu.

Il continua :

—C'est ma route que je cherche ; j'ai aperçu de la lumière et je me suis dit nonobstant : le père Chabrier va me mettre en bon chemin.

Le gendarme se lava, mais péniblement ; il se trouvait sous l'influence tutélaire d'un certain vin et d'un certain dîner ; on devinait au colonis de sa figure qu'un cabaret généreux l'avait cuit à point.

—Je suis en retard, excusez, madame, ma jument s'est trompée apparemment : une invitation, quoi ! ça ne se refuse pas. Si j'étais cruel et dans le reglement, je ne ferais peut-être un procès à moi-même.....

A ces mots, la Pandore eut un sourire très rassurant : son cerveau pénétré d'alcool commandant mal à ses longues bottes fléchissantes, il entre-bâilla la porte et regarda si sa jument fidèle ne vagnait pas trop au loin. Au même instant, une ombre fort noire, en marande près du mur, lui parut fuir. Était-ce un homme ou un sanglier ?

—Qui va là ! cho ! le braconnier, attends un peu !

Le braconnier s'était confondu avec la nuit.

—Madame, quelqu'un était là qui vient de se sauver ; je vous gerre, moi, t'avez pas peur, tu-il en portant la main à son sabre.

Il ouvrait d'énormes yeux, dont le blanc paraissait tout autour comme pour en faire sortir un trop plein quelconque, et il parlait en mesurant ses mots, comme s'il récitait la théorie réglementaire. Un moment il oublia le respect jusqu'à chanter entre ses dents :

Ah ! c'est un métier difficile.
Commander la propriété
Défendre les champs et la ville.
Du meurtrier et du maraudeur.

La Chabrière se garda bien d'interrompre en justicier qui tournait au sentimental qui avait laissé la loi au fond de son verre.

La petite est une quinte de toux. Accoudé, sa tête plate à barbiche dans sa main, il murmurait :

Brigadier, vous avez raison.

lorsqu'un doigt fit basculer la gâchette de la porte, et Chabrier, un sneur, plus rouge qu'une tomate, avec l'air enflammé d'un buveur ivre, parut en pleine lumière.....

—Ah ! le bonsoir, me voilà ; tiens, c'est vous, gendarme, comment va la santé ? Et des poignées de main s'échangèrent.

—A la fête de Mantes, nous avons trinqué ensemble. Nous pourrions bien trinquer encore.

—Faites pas attention, si je suis là ; je m'étais perdu dans ce chien de bois ; je suis *entré*, j'ai trouvé la patronne pas trop gaie, moi qui ai envie de rire ce soir.

—Il n'y a pas de mal, interrompit Chabrier.

—Et puis je suis resté pour la défendre au besoin. Tout à l'instant, un voleur, ou un braconnier, ou un loup rôdaient autour de la maison.

Le bûcheron se garda bien de dire que c'était lui-même, ce rôdeur.

—Cachotine, va nous tirer à boire, et donne du pain et du fromage. Dépêchons-nous.

La Chabrière s'aperçut tout de suite que son Chabrier avait fortement levé le coude, elle lui obéit tout en lui lançant une paire d'yeux très significative ; mais allez faire comprendre quelque chose à une étoupe imbibée d'alcool.

En moins de vingt minutes, les deux hommes avaient chacun vidé leur litre, et ils bavardaient comme des lavenses, sans crainte de réveiller les enfants. Débraillés, déboutonnés, ils faisaient un vacarme indécent ; la fille toussait de plus belle, à la fin ils eurent honte. Ce n'était pas gentil évidemment que de faire une vie pareille. Aussi allaient-ils prendre l'air ensemble, comme deux amis ; ils se entoyaient déjà ; l'un étant de Mantes, l'autre de Nantes, ils s'étaient trouvés pays à un jambage près ; mais une idée merveilleuse, pas la première sans doute, pointa sous les cheveux de Chabrier :

—Si nous mangions un lapin à la chasseur ? ça nous remettrait.

Le gendarme approuva.

—Quand on passe la nuit, tonnerre de Brest ! il faut bien se souteur. Toi, entretiens le feu, nous allons chercher la bête.

Ils attachèrent à un arbre la jument qui s'était éloignée en paissant, et les voilà tous deux qui braconnent en ligne brisée, se fauflient, tombent, se relèvent, marchent à quatre pattes, se font cingler la figure par les branches.

—C'est toi qui a mis les collets, hein ! mon vieux camarade ?

—Non, jamais, reprit Chabrier, qui se souvint du gendarme caché derrière l'ivrogne.

—Les braconniers les posent, moi je lesève.

—Je n'ai jamais chassé de cette façon, c'est drôle.

—Il y a commencement à tout, dit le bûcheron.

Ainsi, la police, —ce qui est heureusement fort rare, —aidait au vol.

Soudain, au bout d'un sentier, une vague tache de blanc éclaira les sombres broussailles. C'était une queue suivie d'un râble, d'une poitrine et d'une tête ; la bête, toute fraîche étranglée, était étalée encore.

—Ça n'est pas plus malin que ça, fit le charbonnier triomphant.

Dans son abominable complicité, le gendarme aida Chabrier à dépouiller le lapin. Sel, poivre, quelques lardons, fen pétillant, en un quart d'heure, ce fut prêt.

Ils mangèrent et ils burent à qui mieux mieux, ayant tous deux un estomac de rechange. Nulle gêne. Des soblats eu paye coniquis n'auraient pas fait mieux. Ils exigèrent du café et de l'eau-de-vie. Comme ils cherchaient dans l'armoire, l'un des vantaux quitte ses gonds ; autre vacarme : un des litres se casse, précipité par un geste égaré du gendarme. Les enfants jettent des cris.

—C'est cela la potion que tu as apportée pour la petite, crie la Chabrière furieuse, quoiqu'elle n'osât pas calotter son mari devant l'autre, qui se démantibulait les mâchoires à force de rire.

—Madame, excusez : c'est plus fort que nous ; ça me rappelle la batterie d'hier à Mantes ; quel tapage et quels coups d'assommoir ! on voila des lurons qui se gaillaient avec autrain ! On te les ta fourrés au pays.

La Chabrière, malicieuse, eut un sourire à contresœur ; et elle risqua :

—Est-ce qu'ils iront en justice ?

—On les a relâchés ce matin ; s'il fallait tous les garder, les violons devraient avoir six étages.

Et un grand poids fut de moins sur le cœur de la pauvre femme ; sa colère tombée, elle pardonnait.

Une demi-heure après, calme complet sur toute la ligne. Les enfants avaient mis les lits et lui un coup, et ils ronflaient dans leurs nippes. Le gendarme et Chabrier, abondés de boisson et de fatigue, commençaient à dormir, et la Chabrière, vaincue, s'était assoupie près du feu, sur sa chaise.

Déjà le petit jour commençait à poindre, et Bert la rime des fagots, retirant la tête des cendres, de chasser leurs ailes et dégonflant leur plumage. La femme, qui dormait mal, ouvrit les yeux ; elle secoua les deux hommes, qui se regardèrent bêtement, étonnés d'être là et surpris de leur contenance respective. Les vantaux partirent, la réalité et les conséquences de cette débauche se dressèrent nettement devant eux.....

Le gendarme était navré.

—Ma jument, où est-elle ? Et la caserne ? et le brigadier ? et mon service ? Il passa l'eau froide du matin, mit sa tenue de gala, se ceintura, se sangla, se pliore de tarde pas à sombrer, et qu'il n'y avait pas un pelote pour guider tout ça, ajoutant-il, avec un geste qui embrassait le monde, il y a longtemps que tout ça aurait sombré.

—Cet commencement, ajouta-t-il, mai avec un esprit logique comme le vôtre, il faut aller jusqu'au bout.

—Jusqu'au bout ? J'irai, soyez-en sûr. Je veux nourrir un homme digne de ce nom. Je responsabiliserai avant de partir que j'ai des comptes à rendre devant Celui qui m'a mis ici-bas. Si vous êtes plus de moi, je vous appellerai pour m'y aider..... Je n'y étais pas, comme vous le savez, monseigneur ; mais ce que vous avez dit, c'est que fidèle, honnête et vrai, comme il l'était au superlatif, il ne disait alors que ce qu'il voulait faire, et en effet, à peine s'est-il senti gravement frappé, il y a bientôt un an, qu'il a voulu remplir ses derniers devoirs de chrétien, et ce qui n'a touché jusqu'aux larmes après les avoir accomplis, il a voulu que j'en fusse le premier informé. Je conserve avec respect et je viens de relire la lettre touchante que sa noble et digne compagne m'a écrite alors sous sa dictée.

Nous prierons donc avec confiance, monseigneur, pour acquitter envers notre ancien gouverneur la dette de la France, celle de l'Algérie, la nôtre. Nous prierons aussi pour ceux qu'il laisse ici-bas ; mais pour eux la consolation la plus vraie est dans le souvenir de ses vertus, de sa foi chrétienne et dans l'honneur qu'il laisse à leur nom.

Croyez, cher monseigneur, à tous mes sentiments dévoués et respectueux en Notre-Seigneur.

✠ Charles-Cardinal Lavigerie,
archevêque d'Alger.

TRAIT AMUSANT. d'un cocher, modèle de probité :

Ces jours-ci, à Paris, un riche bijoutier du Palais-Royal oublie, dans une voiture, une parure de 80,000 fr. Or, il ne sait pas le numéro de la voiture, et, pour comble de malheur, cette voiture, il l'avait arrêtée sur la voie publique. Ce n'est pas tout ; il s'était violemment disputé avec le cocher.

Le pauvre bijoutier considérait la parure comme perdue. Mais voici que le cocher lui en rapporte. Vous jugez de la joie du bijoutier ! Il veut donner une récompense au cocher.

—Ah ! bien, non ! s'écrie, alors celui-ci je ne veux rien de vous ; vous êtes ma foi, trop impoli !

La question de Volapuk.

Un Volapukiste écrit, à la *Liberté*, du 21 décembre :

Beaucoup de gens se figurant la question du volapük enterrée dans les Revues de fin d'année ; nous les étonnerons, sans doute, en leur annonçant la publication, à la librairie Le Soudier, du *Dictionnaire* complet de la nouvelle langue, par M. Kerchoffs, auteur du *Cours* déjà à sa 7ème édition. Ce dictionnaire contient, en manière d'introduction, une grammaire complète : si bien qu'avec ce seul petit livre de 300 pages, l'acheteur est à même, en quelques minutes, de correspondre avec les volapükistes de tous les mondes.

La *Liberté* est le premier journal politique qui ait osé prendre au sérieux l'invention et analyser la langue volapük, au moment où M. Kerchoffs la fit connaître en France pour la première fois. Il est juste que nous ne l'abandonnions pas après l'avoir patronnée, et que nous en donnions des nouvelles aux personnes qui s'intéressent à cette forme perfectionnée de télégraphie internationale.

Ces personnes sont plus nombreuses qu'on ne le croit. Le volapükisme a, d'ailleurs, sa propagande. Une société s'est constituée à la fin de l'année dernière à Paris ; elle a son siège, 172, boulevard Saint Germain ; et vous reconnaîtrez ses affiliés au bijou-volapük —épingle ou broche, suivant le sexe, —représentant le globe avec la devise : *Menad bal pük bal* : une seule humanité, une seule langue.

Cette devise est, cependant, plus prétentieuse qu'il ne convient. C'est elle qui fait douter de l'avenir de la création. Le volapükisme, au contraire, consiste dans l'adoption par les adeptes d'un mode de correspondance qui permet d'écrire une lettre intelligible pour tout le monde, sans autre secours que le petit Dictionnaire, sur le bureau de chacun des correspondants. Il ne s'agit nullement, comme on le dit, de remplacer par le volapük toutes les langues existantes.

Si le dictionnaire suffit à cette correspondance, c'est que la grammaire est insignifiante ou du moins d'une extrême simplicité. On peut dire qu'il n'y a guère à retenir pour la mémoire que les pronoms, qui sont indispensables à la conjugaison. Mais celle-ci est des plus simples, puisque ses inflexions se réduisent à l'adjonction de pronoms personnels au radical pour la formation des personnes, en préposant l'une des voyelles de la série naturelle *a, e, i, o, u*, à ce radical. Ainsi, *pen* étant le radical du verbe signifie *écrire*, et *ob, ol, om* signifiant, *je, tu, il*, le mot *openob*, signifierait *J'écrirai*; et *upenob j'aurai écrit*. Pas d'auxiliaires.

C'est toute la difficulté de la grammaire volapük. Le pluriel se forme en toute circonstance par l'addition d'un *s*. Par exemple : *pens des plumes, obs, nous, ols, vous, oms, eux*.....

Quelles sont donc les objections faites à cette langue ?

D'abord, cette objection archaïque des érudits : d'autres langues universelles ont été proposées ; de nos jours, en particulier, l'on été récemment. Aucune n'a réussi.

Cela ne prouve pas qu'une langue universelle soit inutile ou que le volapük ne puisse pas être cette langue ; d'autant mieux qu'il est faux de dire que la tentative ait toujours avorté. Nous avons, à l'heure qu'il est, au moins deux langues universelles internationales.

La première est la langue des signaux nautiques. Voici deux navires en mer ; l'un d'eux hisse au haut d'un mat trois ou quatre pavillons. Chacun d'eux représente une lettre ; ces lettres réunies forment une expression littérale, soit : A B C D. Un chrétien dans un dictionnaire et l'on trouve, correspondant à A B C D, une phrase : *Dieu vous veut ? or Where do you come from ?* suivant la nationalité du vocabulaire. N'est-ce pas là une langue universelle ? Le dictionnaire ou "code" en usage est le code Hepburn ; mais cela empêche-t-il tel ou tel inventeur d'en proposer un autre ? Avant le code Reynolds, on les pavillons représentant des lettres, il y avait le code Marryat, où des topiques étaient des chiffres. L'auteur de ces lignes a lui-même inventé un code de signaux dont il a eu jadis la prétention de faire le code de demain. Cela empêchait-il qu'une langue maritime internationale par signaux soit une chose utile et que le code Reynolds soit actuellement cette langue ?

Il y a une autre langue internationale. C'est le "code" télégraphique usité pour les télégrammes internationaux. Vous savez comment il est composé. On a formé des mots composés d'un nombre de lettres qui peut aller jusqu'à neuf ou dix, je suppose, et chaque mot correspond à une phrase du Code. Par exemple, le mot *Abecedaqu* signifie : *Société des poudres et salpêtres, rue du 29 Juillet ; Lapidaba* signifierait : *Quel est le cours du blé à Paris ?* Et cela aussi bien pour un lecteur allemand que pour un lecteur espagnol.

Est-ce encore la, oui ou non, une langue universelle ?

Un savant des plus éminents, spécialiste, il est vrai, comme la plupart de nos savants français, nous objectait l'autre jour, que, pour appréhender le volapük, dont les radicaux sont empruntés à toutes les langues, il faudrait, d'abord, connaître toutes ces langues. Sa 2ème Vous ne savait avait pour cet argument ? Dans la *Revue* du Palais Royal ! Nous nous bien nous-même quand Lassouche, aux Variétés, va donner de l'avoine à Volapük ? Mais on nous fera difficilement croire que pour savoir le français, il faut d'abord apprendre toutes les langues dont il s'est formé.

Il y a bien encore le reproche de germanisme. La meilleure preuve que le volapük est l'allemand n'est guère de rapprocher du dehors de l'emploi des syllabes adoucies, à, ö, ü, c'est qu'il faut trente ans pour apprendre l'allemand, trente heures suffiraient pour le volapük.

En voilà assez, pensons-nous, pour recommander le Dictionnaire volapük-français et français-volapük, qui n'est en réalité qu'un "code postal" en un format tout à fait maniable.

UN VOLAPÜKISTE.

L'HISTOIRE DE PARIS.—Le 21 décembre, au Conseil municipal de Paris, M. Depasse a demandé, en son nom et au nom d'un grand nombre de ses collègues, qu'une commission de sept membres, nommée au scrutin, soit chargée de rechercher tous les documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution et d'en proposer au conseil la publication. Cette commission devra faire appel, en dehors du conseil municipal, à toutes les personnes connues par leurs travaux sur l'histoire de la Révolution. L'urgence a été prononcée sur cette proposition, qui a été adoptée à main levée.

POUVOIRS JUDICIAIRES.—La question de savoir si le préfet de police de la Seine a le droit d'accomplir des actes d'instruction judiciaire, même en dehors des flagrants délits, vient d'être incidemment soulevée devant la cour de Paris dans un procès de régie.

La chambre des appels correctionnels, se conformant à la jurisprudence de la cour de cassation établie en 1853 à l'occasion de l'affaire Coëtlogon, s'est prononcée pour l'affirmative.

Je veux que vous accordiez

VOTRE PATRONAGE A NOTRE MAISON.

Nous sommes pleins de bienveillance pour notre clientèle, mais

Nous terrifions nos rivaux. Voici mon nom : BAS PRIX.

Qui êtes-vous ?

W. G. TEBAULT,
NOS. 37, 39 & 41 RUE ROYALE.
Le Magasin de Meubles le meilleur marché du Sud.

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc., — CHEZ —
FRANTZ & OPITZ
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolies MONTRES DAMES avec prix les plus réduits tous contre fait à ce journal. 1er vente 6—1an.

DENTISTES.

EDOUARD J. de HART,
DENTISTE
A transféré son bureau au No. 195 de la rue du Canal au No. 13 de la rue Dauphine, près Canal. 23 nov—1an

A. MOROY,
Dentiste,
A transféré son bureau au No. 75 de la rue Royale. 1er nov—1an

Extraction de dents sans douleur.
Les plus hautes récompenses décernées à la Nouvelle-Orléans pour opérations par dentistes de premier ordre.
G. P. Maloney, Dentiste, D. D. S.
Bureau, 110 rue du Canal.
Entre Carondelet et Camp.
Venez examiner mes modèles sans vous informer de mes prix et vous faire convaincre mes Médailles pour travaux reconnus supérieurs.
25 août—1an

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No. 127 rue Carondelet, entre Gravier et Perdido.
Opérations de tout genre du ressort de l'art.
Pose de dents artificielles.

ASTHME!
La [illegible] Cigarettes de Cubèbes de Jean Bell, 1, Place de la Madeleine, Paris, sont le remède le plus efficace contre l'Asthme, Toux, Rhumes, Etc. Dépôt : Fabrique Nationale, 1, Place de la Madeleine, Paris.
30 mai—1an—Dim.

Pommade pour les Hémorrhoïdes — Dartres — Eczéma — Démangeaisons — Piqûres — Brûlures — Coupures — Blessures — Coups — Contusions — Ecorchures — Piqûres d'insectes — Rougeurs — Irritations — Bout